ARTS

SVIATOSLAV RICHTER ET TOURS

Michel DAUDIN*

RÉSUMÉ :
« *Les Fêtes Musicales en Touraine ont été pendant bien des années une des joies de mon existence* » disait spontanément le grand pianiste russe Sviatoslav Richter qui connut une véritable idylle avec la France et avec la Touraine, au début des années 60. Il put, grâce à la découverte qu'il fit de la Grange monastique de Meslay, concrétiser son lien rêvé avec la culture française au sens le plus large, ainsi qu'avec nature, histoire et littérature si présentes en Touraine. Une pareille découverte, une telle « révélation », pourrait-on dire – à l'origine de laquelle l'on trouve deux professeurs de Médecine de l'Université de Tours – ajouta au choix que ce grand génie musical faisait d'un lieu de festival, le mystère d'une dimension « sacrée » en correspondance avec la dimension mystique de l'amour de cet homme pour la musique et plus largement pour la recherche ardente et le partage du Beau. Les lignes qui suivent content au lecteur la magie de ces « hasards » providentiels qui permirent le miracle d'une vraie rencontre devenue un des plus précieux moments du patrimoine musical de notre Ville.

ABSTRACT:
"*The Fêtes Musicales en Touraine have for many years been one of my greatest pleasures in life"*, the great Russian pianist Sviatoslav Richter used to say, having fallen in love with France and our region, in the early Sixties. His discovery of the Grange de Meslay, a historic monastery barn, enabled him to realise his dream of forging a strong link with French culture, as well as with the nature, history and literature that flourishes so richly in our part of the country. That discovery, almost a revelation, mediated by two great professors of medicine from Tours University, added a truly sacred dimension to Richter's choice of a place for a festival, perfectly echoing the mystical nature of his love of music and more broadly of his ardent quest for and sharing of Beauty. The following lines tell the magical story of those providential events, which set the stage for the miracle of a true and profound encounter, that has now become an indelible part of our musical heritage.

* Membre de l'Académie de Touraine.

Mémoires de l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Touraine, tome 26, 2013, p. 1-18.

Novembre 1963 : Sviatoslav Richter donne son premier concert au Grand Théâtre de Tours. Juin 1997 : un peu plus de trente-trois années se sont écoulées ; quelques semaines seulement avant de s'en retourner mourir à Moscou, le Maître vient, dans le plus absolu secret, méditer une dernière fois sous la mystique et ombreuse charpente de la Grange de Meslay. Entre ces deux dates, le cours d'une carrière mondiale phénoménale – et sans précédent pour un pianiste virtuose – se ponctue de ces haltes tourangelles nécessaires à Sviatoslav Richter, qu'il assume presque sans jamais y faillir, avec cette absolue fidélité qu'il offre, bien sûr, à notre cité, mais sans doute plus encore à la dimension mystique que le site de la grange dîmière, comme le bâtiment lui-même, contribuent à faire vivre en lui.

Pourtant, que de désillusions pour lui dans ce lien à la Touraine dont il admire – de son œil de peintre – les paysages et la lumière, dont il adore la littérature, et où la douceur du climat et d'un certain art de vivre semblent se conjuguer pour l'enchanter. Quel aveu en effet lorsqu'il confie à ses *Carnets* – transcrits par Bruno Monsaingeon dans son livre *Richter, Écrits, Conversations* (1) – cette phrase sibylline : « *Je ne suis pas tout à fait certain que les*

Fig. 1 : La grange de Meslay.

Tourangeaux aient toujours eu conscience du luxe des programmes qui leur furent proposés…»

Lorsqu'en 1981 Irina Antonova, directrice du musée Pouchkine de Moscou, lui propose de s'investir plus encore dans un autre festival qu'elle veut créer pour lui dans la capitale de toutes les Russies, rien d'étonnant s'il accepte de grand cœur et sans hésiter, convaincu qu'il pourra y accomplir enfin pleinement ce qu'il ne put hélas qu'ébaucher en Touraine.

N'importe ! Il ne reniera pas ses « Fêtes Musicales », qui furent pendant des années, selon ses propres termes (1) « *une des joies de son existence* » où il venait retrouver – c'est Richter qui parle – « *… les Boille, les Van de Velde et encore une quantité de personnages molièro-raciniens !…* » Ces Fêtes, il les avait initialement conçues, dit-il, « *comme de vraies fêtes, où la musique serait au centre d'autres réjouissances et où chacun aurait le loisir de rencontrer tout le monde, quelque chose qui réponde à la légèreté du lieu et de l'air…* » ! En ce début des années quatre-vingt, il en abandonne en tout cas la programmation, qu'il délègue non pas à un artiste mais à un habile organisateur de concerts et il réserve désormais son génie des lieux aux « Soirées de Décembre » du musée Pouchkine. Il est vrai qu'il ne renonce pas pour autant à gratifier la Grange de sa présence, aussi souvent que sa santé le lui permet. De très grands moments de musique feront longtemps – douze ans encore – résonner les chênes de ces voûtes séculaires, jusqu'à ce festival consacré à Schumann en 1994, où il monte une fois encore sur la scène de « sa » Grange, entouré de ses amis du Quatuor Borodine, ignorant qu'il est en train de donner là son dernier concert à Tours.

Les trois dernières années du Maître le verront entrer dans une ultime spirale dépressive : chute entraînant l'annulation de nombreux engagements, dont une édition des « Fêtes Musicales en Touraine » qu'il voulait consacrer à Paul Hindemith, un de ses compositeurs fétiches ; ralentissement progressif de ses activités de concert jusqu'aux derniers récitals en duo avec Andreas Lucewicz à Brême et Lübeck en mars 1995 ; vie quasi recluse dans des chambres d'hôtel ou des appartements prêtés par des amis ; jusqu'à ce crépusculaire entretien, improbable et extraordinaire confession filmée par Bruno Monsaingeon dans l'appartement de ce dernier à Antibes, où Sviatoslav Richter se raconte enfin comme jamais, avec ces derniers mots si cruels : « Je ne m'aime pas » !

Mais quel miracle que ces quasi trente-cinq ans de présence pour ainsi dire ininterrompue, dans notre ville ou autour, de l'immense génie musical qu'était Sviatoslav Richter : il nous y aura offert 78 concerts, soit un peu plus de 25 % des quelques 294 au total qu'il donna en France à partir d'octobre 1961… (Paris – cinquième des grandes villes du monde à avoir reçu le Maître après Moscou, Leningrad, Kiev et Tbilissi – n'en eut que 60).

Le récit que nous proposons dans les pages qui suivent est celui de la survenue de ce miracle, tel que le vécurent les fondateurs des « Fêtes Musicales en Touraine » au début des années soixante, dans cette tranquille métropole ligérienne, pourtant d'ordinaire si peu accoutumée aux événements excessifs.

SVIATOSLAV RICHTER LE « PIANISTE DU SIÈCLE »

Lorsque Sviatoslav Richter arrive à Tours pour cette première visite privée de l'été 1963 que nous allons relater, il est depuis trois ans – déjà ou seulement, car il a alors quarante-cinq ans… – universellement reconnu comme l'un des plus importants pianistes de son temps et la presse, friande comme toujours d'images fortes, fait de lui – après Vladimir Horowitz – l'un des « derniers monstres sacrés » du piano. Cet engouement pour le musicien (russe beaucoup plus que soviétique) est, il est vrai, inséparable d'un contexte historique lui-même fortement dramatisé par la guerre froide, et l'autorisation en 1960 donnée par le *Soviet Suprême* à Richter de sortir du bloc soviétique fait partie des négociations culturelles décidées au plus haut niveau, c'est-à-dire par Nikita Khrouchtchev.

Les plus grands artistes soviétiques – David Oïstrakh, Mstislav Rostropovitch, Emil Gilels, Leonid Kogan, entre autres et quelques grands chefs d'orchestre au premier rang desquels Evgueny Mrawinsky – étaient déjà envoyés vers l'Ouest depuis le milieu des années cinquante comme autant de symboles de la prééminence artistique et culturelle du bloc soviétique. Seul Richter restait, pendant toutes ces années, derrière le « rideau de fer » ce qui contribuait à entourer sa personnalité d'une véritable aura de mystère. S'ajoutait à cette dimension le caractère déjà quasi-légendaire de la réputation que lui font spontanément non seulement ses prestigieux compatriotes lorsqu'ils circulent à l'Ouest mais aussi certains musiciens de l'Ouest à leur retour de tournées de concerts en URSS. Ainsi en est-il de Van Cliburn, le jeune

américain vainqueur à Moscou du Concours Tchaïkowsky, qui entend Richter en récital, ou bien de Glenn Gould, qui le rencontre en 1957 lors de sa tournée soviétique ; ou encore du condisciple de Richter dans la classe de piano de Heinrich Neuhaus au Conservatoire de Moscou, le grand Emil Gilels, qui répond à ceux qui le félicitent « Attendez : vous n'avez encore rien entendu ! Lorsque vous entendrez Richter… ».

Un Tourangeau, Marcel Girard, diplomate alors en fonction en Union Soviétique, se souvient (2) : « *Richter était connu et même très reconnu par les grands compositeurs : Prokofiev et Chostakovitch l'avaient plus d'une fois choisi pour créer leurs œuvres pour piano. Mais les autorités soviétiques ne lui pardonnaient pas ses idées, ses goûts, ses mœurs, ses relations suspectes, son esprit d'indépendance. Il avait eu plusieurs fois maille à partir avec le pouvoir et même avec la police. Cela avait failli lui coûter très cher lors des funérailles de Staline en 1954, quand il avait refusé de se plier au protocole… Il n'était pas membre du Parti, inclinait vers la religion de la vieille Russie, au moins par son penchant pour les icônes alors si dépréciées officiellement. Il rejetait, dans l'Art, le réalisme socialiste à la Jdanov, et il n'avait d'yeux, peintre comme il l'était aussi, que pour la peinture française moderne ou pour celle de ses amis non-conformistes tels Robert Falk… Bref, il était considéré comme un marginal et les soviétiques ne souhaitaient guère le laisser partir, de crainte peut-être qu'il ne revienne pas !* »

Les premières « sorties » de Richter dans les pays occidentaux n'eurent lieu, en Finlande, qu'au printemps 1960, mais ce sont surtout les concerts du pianiste organisés par le grand impresario Sol Hurok à travers tout le continent américain et au Canada, entre octobre et décembre de la même année, qui allaient littéralement faire « exploser » la gloire de cet homme pourtant si humble, si secret, et qui souffrira tellement de tout ce bruit répandu autour de son art par les amateurs de sensationnel… À l'été de 1961 il se rendra en Angleterre où un même triomphe l'attend. Puis c'est en France qu'il arrive enfin à l'automne suivant.

Les firmes de disques orchestrent évidemment comme il convient tout ce tintamarre, et les plus importants labels occidentaux – EMI, Philips et Deutsche Grammophon – vont rivaliser de zèle autour du prodige russe dont la carrière internationale connaît alors des débuts météoriques. Il ne faut pas méconnaître l'importance d'une réalité que nous rappelions : cet immense et universel succès est tout sauf précoce (Richter a alors quarante-cinq ans…).

Comme ils n'avaient vu circuler pendant douze ans, et presque sous le manteau, que les quelques rares premiers enregistrements russes de Richter, réalisés à partir de 1948, auxquels venaient tout juste de s'ajouter deux ou trois disques Deutsche Grammophon réalisés en Pologne, voilà les mélomanes tout à coup comblés au- delà de leurs plus belles espérances car l'on se préoccupe dès lors d'enregistrer – tant en public qu'en studio – tout ce que le Maître accepte de livrer aux microphones. On n'imagine qu'à peine l'effet multiplicateur considérable d'un marché du disque, en plein essor à l'ère des débuts du microsillon, sur la carrière du « pianiste du siècle ».

Les premiers concerts parisiens du prodige russe n'eurent donc lieu qu'en octobre 1961 dans l'immense salle du Palais de Chaillot, à peine assez grande pour contenir la foule qui se pressait à la découverte de cet homme devenu – quasiment du jour au lendemain – une star à l'impact médiatique comparable seulement à celui d'une Maria Callas ou d'un Herbert von Karajan.

Deux récitals solistes : l'un consacré à Haydn et Debussy, mais auxquels Richter ajoutait – telle une signature – la « Suggestion diabolique » de Prokofiev ; l'autre imposant à un public médusé un programme entièrement consacré à des sonates, des Ländler ou des pièces plus rares encore de Franz Schubert ; et entre les deux un mémorable Second Concerto de Brahms ! Le « mariage d'amour » entre Richter et la France était pour toujours scellé…

SVIATOSLAV RICHTER : SON AMOUR POUR LA FRANCE ET POUR LA TOURAINE

Nul doute que la relation instantanément si étroite, profonde, amoureuse, qui s'établit entre Richter et la France, trouve une part de ses origines dans les liens historiques étroits que les deux pays surent, en dépit des guerres, reconnaître et entretenir. On songe à ces héros de Tolstoï qui tiennent le parler français comme la marque la plus noble de leur raffinement et de leur culture…

Mais chez un Richter, génie universel à la culture vaste comme « les steppes de l'Asie Centrale », des racines plus personnelles encore – non pas seulement intellectuelles mais aussi sensorielles – fondent ces électives affinités qu'il entretiendra tout au long de sa vie avec notre pays, nos villes, nos fleuves, nos campagnes, tout comme avec notre culture, notre littérature, nos musées : comment ne pas rappeler ici que sa compagne, la grande cantatrice

Nina Dorliac, exprime chaque jour à ses côtés, par ses ascendances françaises, le lien intime qui relie Richter à la France. Comment ne pas rappeler aussi le goût du pianiste pour Honoré de Balzac ou pour Marcel Proust dont il connaît depuis si longtemps et mieux que personne les œuvres ! Pourquoi ne pas souligner enfin combien son œil de peintre lui fait aimer par dessus tout, comme ce fut aussi le cas pour Turner, les multiples et poétiques lumières de cette Loire des châteaux, fleuve royal aux couleurs infinies ?

Et puis – comme le souligne dans son livre *Sviatoslav Richter, Visions fugitives* (3) Dimitri Dorliac, le neveu de la grande cantatrice dont la vie entière sera vouée au génie musical dont elle n'a cessé de partager fidèlement la resplendissante destinée – « *Il préférait certains publics à d'autres. Je ne pourrais pas rapporter avec exactitude ses remarques sur tel ou tel auditoire. Je ne peux qu'en redonner le sens de mémoire : il préférait de toute évidence l'insouciance de la France et le désordre créatif de l'Italie à la ponctualité et à la respectabilité allemandes. Et les auditeurs de ces deux pays brillaient moins par leur connaissance pointue de la musique – contrairement à l'Autriche ou à l'Allemagne – que par leur spontanéité…* »

Le bien-vivre de la belle Touraine – n'est-ce pas celui de la « Rabelaisie »… – trouve aussi en Richter un écho singulier un peu semblable à celui des campagnes russes qu'il aimait à parcourir à pied tout autour de Moscou, et il marche, tout comme Balzac, seul, à la découverte de nos routes où il hume tout ce qui l'entoure, à la recherche inlassable de l'authenticité du contact de la nature ! Un film de Johannes Schaaf, *Richter in Tours : Ein Porträt*, tourné en 1979 à l'occasion des « Fêtes Musicales en Touraine », illustre ce bien-être du pianiste à travers d'éloquentes prises de vues de Richter où se ressent, en pleine campagne tourangelle, de Luynes à Marcilly-sur-Maulne, la gourmandise de son amour épicurien pour les bons vins de ses hôtes, comme pour les conversations nourries de ces soirées intimes auxquelles il se laisse volontiers convier !

Tours et la Touraine lui rendront-ils bien cet amour qu'il nous aura offert sans compter ? Sans doute, à leur manière, mais c'est l'audience nationale et internationale immédiatement acquise par la Grange de Meslay qui viendra gratifier le grand artiste qu'est Richter bien plus que la seule présence des mélomanes provinciaux dont certains le font vaguement sourire, quand ils ne provoquent pas son agacement ou ses sarcasmes, comme lorsque par exemple

cette bonne dame vient lui demander quel était l'auteur de ce « magnifique bis » alors que – mécontent de son exécution de la périlleuse fugue finale de la Sonate opus 106 *Hammerklavier* de Beethoven – il avait rageusement décidé de la rejouer immédiatement en entier … Il n'oubliera pourtant jamais l'accueil qu'il reçut de la part des Tourangeaux lorsqu'en 1963 lui vient l'idée de créer un festival !

LA RENCONTRE AVEC LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE LA MUSIQUE

Au tout début des années soixante s'était créée à Tours une association de mélomanes, la « Société des Amis de la Musique » regroupée autour de personnalités marquantes de la ville, comme les Van de Velde, éditeurs de musique, ou comme Pierre Boille, l'architecte du maire de Tours Jean Royer. Cette petite société bénéficiait surtout de la présence en son sein de deux médecins, tout juste venus s'installer à Tours à la faveur de la création d'une nouvelle Faculté de médecine remplaçant ce qui n'était jusque-là qu'une simple petite École de médecine.

Ces deux médecins ne manquant ni d'ambition ni d'idées vont jouer un rôle déterminant dans la genèse des « Fêtes Musicales en Touraine » :

- le Professeur Paul-Louis Le Chevallier est rhumatologue. Il a toujours eu une particulière attirance pour la musique. Formé au violon, au piano et au contrepoint pendant ses années d'études médicales parisiennes, ce fils et petit-fils de philosophes se passionne pour la musique contemporaine, fréquentant notamment régulièrement les concerts parisiens du « Domaine Musical » de Pierre Boulez, qui deviendra son ami. Fondateur de la Société des Amis de la Musique à Tours, c'est lui qui imagine les programmes que propose l'association et c'est à l'évidence son impulsion qui se révèlera décisive dans la création des Fêtes de Meslay. Mais n'anticipons pas : personne ne sait alors qu'il est l'intime du Professeur René Marteau, parrain d'un de ses enfants, éminent neuro-psychiâtre de la Salpêtrière et… qui se trouve être le médecin consultant de Sviatoslav Richter à Paris ;
- le Professeur Jean Castaing, considérable chef d'école au rayonnement pédagogique reconnu, est un chirurgien orthopédiste de grande renommée, doublé d'un artiste touche-à-tout au génie multiforme : remarquable peintre,

il a aussi une immense culture musicale et littéraire, et fabrique à ses moments perdus des automates extraordinaires qui font l'admiration de tous et qui – bien sûr – jouent aussi de la musique !

Cette petite société fort cultivée s'est donc déjà établi une jolie réputation de qualité par des programmes exigeants auxquels elle invite – dans la vieille Salle Richelieu de la rue Baleschoux – de fort grands interprètes : on retrouve au fil des programmes que nous en transmit Pierrette Boille des noms prestigieux de la musique française, comme ceux de Jean-Pierre Rampal, de Gaston Poulet, de Jean Doyen, ou des pionniers de la musique ancienne comme Gustav Leonhardt ou le *Deller Consort*. L'on y risque même des « Initiations à la musique contemporaine » où l'on entend Dominique Merlet jouer la *Sonate* de Dutilleux ou les *Vingt Regards sur l'Enfant Jésus* de Messiaen, entourés de pièces de Bartok, Webern, Strawinsky ou Hindemith, présentées par Claude Rostand ! De quoi largement donner confiance à un musicien de l'exigence et de l'envergure d'un Sviatoslav Richter, dont les choix musicaux ont d'emblée frappé le public comme la critique en faisant la part belle à Prokofiev, Britten ou Shostakowitch autant qu'à Beethoven, Brahms, Schumann ou Chopin !

Un dîner chez Jean Castaing rassemble d'abord les trois médecins : Jean Castaing, son complice tourangeau Paul-Louis Le Chevallier et le médecin et grand ami parisien de Richter, René Marteau. L'on y charge celui-ci de proposer à Richter un concert dans la prochaine saison des « Amis de la Musique »… René Marteau – qui a, et pour cause, l'oreille du maître russe – s'acquitte de son ambassade et ne tarde pas à revenir vers ses amis avec une nouvelle de tout premier ordre : non seulement Richter a accepté l'invitation mais il en a profité pour révéler à son psychiatre qu'il est à la recherche d'un site privilégié pour accueillir le projet qu'il nourrit de fonder un festival de musique. Exceptionnelle aubaine pour la « Société des Amis de la Musique », qui y voit l'occasion d'un extraordinaire développement. Vite l'on s'organise et une date est prise pour que le grand pianiste soit reçu dignement en Touraine afin que lui soient montrés les plus beaux lieux susceptibles de répondre à ses goûts et à ses exigences.

Un déjeuner à Saint-Roch chez les Van de Velde est organisé pour accueillir Sviatoslav Richter en juillet 1963. Cette magnifique journée d'été sera décisive, chacun s'en doute, et tout est fait pour que le pianiste en revienne conquis !

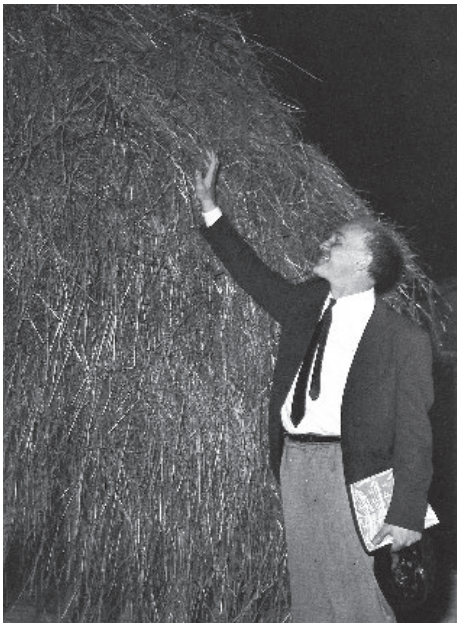

Fig. 2 : S. Richter dans « sa » grange
(© Gérard Proust – *La Nouvelle République*, 1964).

- Aux côtés de Richter et de Nina Dorliac, leurs meilleurs amis de Paris : René Marteau, bien sûr ; Jean Roire, le Directeur du « Chant du Monde », cette maison d'édition qui importe en France les disques russes Mélodiya des grands artistes soviétiques ; Vasso Devetzi pianiste grecque, amie intime de Maria Callas et compagne de Jean Roire ; le diplomate Marcel Girard est aussi du voyage, ainsi que Jacques Leiser, un représentant artistique de la firme EMI, qui vient de réaliser à Paris avec Richter, en avril, un enregistrement resté légendaire de la *Wanderer-Fantaisie* de Schubert … Deux « gardes-chiourmes » du régime sont aussi membres, peu souhaités mais obligés, de l'expédition.
- On prépare un somptueux déjeuner au soleil et Angèle Van de Velde reçoit à la perfection. On mange les poulets de la ferme et l'on boit le meilleur vin de Chinon. Pierrette Boille parle un allemand impeccable et sert d'interprète.

Fig. 3 : S. Richter entre P. L. Le Chevallier et Jean Castaing en juillet 1968 (© Sylvain Knecht).

- Après déjeuner on part en voiture de château en église, pour trouver « le lieu » : on fait visiter au maître la Salle des États du château d'Amboise, dont arcades et colonnes gêneraient les spectateurs ; on lui montre la grande galerie de celui de Chenonceau dont l'acoustique est décidément impossible ; la cour intérieure du château de Villandry le séduit mais des concerts en extérieur comportent trop de risques climatiques ; le réfectoire des moines, au Prieuré de Saint-Cosme, dont Josèphe Castaing a pu se procurer les clés, est un bien bel endroit pour la musique mais la possibilité d'accueil de public en est bien trop limitée, comme savent bien le souligner les professionnels que sont Jean Roire et Jacques Leiser…

Non, décidément, même si Richter – toujours selon Marcel Girard (2) – « *… revenu sur la terrasse dominant la Loire à Amboise, a longuement contemplé le fleuve et le paysage et a murmuré en russe quelques paroles qui*

voulaient dire : “ C’est ici seulement que je serais capable de jouer Ravel et Debussy ”…», il ne peut être encore, ce jour-là, question de choisir l’un de ces édifices pour le projet. Force va donc être de chercher encore. Le grand pianiste repart heureux de sa journée et ravi de l’accueil qu’il a reçu. Rendez-vous est pris pour le concert que Richter promet avec gratitude d’offrir à ses amis de Tours, au Grand Théâtre, le 17 novembre suivant.

Dans l’intervalle, on s’affaire à la Société des Amis de la Musique car il faut absolument trouver avant ce prochain rendez-vous hivernal, une nouvelle idée, un nouveau lieu à proposer à l’immense artiste russe. C’est à l’architecte Pierre Boille que revient l’idée de génie de rendre visite à Pierre Lefebvre, un gentleman-farmer qu’il connaît bien et qui possède la belle grange dîmière de Meslay. Cette grange est une ancienne dépendance du monastère de Marmoutier et sert toujours à abriter les foins. C’est sous le « règne » d’un grand bâtisseur, Hugues des Roches, seizième abbé de Marmoutier entre 1210 et 1227, que fut édifié l’admirable ensemble architectural que nous connaissons, dû à Étienne de Mortagne, qui allait pendant des siècles servir à amasser les fruits de la « dîme », cette part des récoltes due à l’Église pour l’entretien des prêtres, des lieux de culte et des pauvres…

CONCERT AU GRAND THEÂTRE LE 17 NOVEMBRE 1963 ET DÉCOUVERTE DE LA GRANGE LE 18…

Connu sous le nom de « Concert à la Micheline », ce récital est un événement de portée quasiment nationale car c’est le premier récital que Richter donne en France depuis ses trois concerts à Paris Salle Gaveau en décembre 1962. Le bruit s’est vaguement répandu dans les milieux musicaux que Richter caresse le projet de créer un festival en France, et – pourquoi pas ? – en Touraine… Elisabeth Kœhler, la précieuse responsable de la presse pour la Deutsche Grammophon – un des labels du pianiste russe à l ‘époque – se remémore l’autorail spécial affrété pour cette exceptionnelle occasion, permettant à près de 150 mélomanes parisiens qui firent le déplacement en ce dimanche soir « historique » du 17 novembre 1963, de rentrer dans la capitale après le récital, qui eut là encore un succès foudroyant (1500 demandes de places furent refusées…).

Les journalistes de la presse nationale sont tous là ! Claude Samuel, alors critique au *Nouvel Observateur* écrit : « *Sviatoslav Richter vient de réussir un superbe exploit : celui de rassembler quelques représentants du Tout-Paris musical dans la bonne ville de Tours. En effet pour de mystérieuses raisons, le maître soviétique a décidé que son unique récital en France cette année se déroulerait dans le Grand Théâtre de Tours !… Belle tête d'affiche qui justifie ce "Train de plaisir", pardon : l'autorail spécial où s'entassaient des mélomanes parisiens qui hantent davantage Salzbourg et Bayreuth que la province française. Richter tient sûrement en grande estime les Tourangeaux : non seulement il leur a réservé l'exclusivité de sa visite, (on murmure même qu'il envisagerait de créer un festival mondial sur les bords de la Loire), mais il leur a proposé un programme admirable et difficile pour mélomanes avertis, avec les trois dernières Sonates de Beethoven… L'Opus 111 qui occupait la seconde partie de la soirée fut indiscutablement et de loin le sommet du concert qui s'acheva avec de merveilleux bis brahmsiens ponctués par les cris enthousiastes des mélomanes parisiens et tourangeaux réunis.* »

Et pourtant !… Le grand pianiste n'est nullement satisfait de son concert et n'a qu'une hâte : rentrer à Paris. Mais il a promis à ses hôtes des « Amis de la Musique » de visiter la Grange de Meslay le lendemain. Pierrette Boille se souvient : « *Grippé, déprimé, le maître est conduit à Meslay. C'est une journée d'hiver haïssable, pluie et brouillard, pieds dans la boue, mains glacées. Présentation de la Grange derrière son rideau de bruine ! Ô miracle, c'est le coup de foudre…* » Richter tient embrassés les immenses piliers de cœur de chêne soutenant la voûte séculaire. Il rit des poules de la cour, s'enchante des charrettes parquées dans les travées. Il sent à travers l'histoire de cet édifice ce qui rattache la musique qu'il va y faire bientôt aux immémoriales tâches de la vie monastique qui rendent ce XIIIe siècle et la construction de cette grange si proche des récoltes musicales et spirituelles qu'il va humblement tenter d'y ranger pour l'avenir : l'éphémère uni à l'éternel !

Rien pour Sviatoslav Richter ne sera plus comme avant, avant qu'il n'ait rencontré cet humble et fier chef-d'œuvre de l'art le plus consommé, où se rejoignent la religiosité du labeur quotidien, l'élévation de l'esprit par les gestes les plus ordinaires et les plus nécessaires à la vie, et cet art des sons apte à sublimer tous les désirs et à inspirer toutes les poésies… C'est décidé ce sera là !

À CHACUN SA VÉRITÉ SUR CETTE LÉGENDAIRE DÉCOUVERTE DE LA GRANGE PAR RICHTER

On ne peut guère résister au plaisir de transcrire ici la présentation très personnelle que fait des événements Jacques Leiser, l'attaché de direction artistique d'EMI invité par les Amis de la Musique à prendre part au déjeuner chez les Van de Velde. C'est dans le catalogue de l'édition 1998 de « Classique en Images », le festival de musique filmée organisé depuis de longues années au Musée du Louvre par Christian Labrande (édition consacrée aux « Grands pianistes du XXe siècle »), que l'on trouve ce texte savoureux (4) :

« *NAISSANCE D'UN FESTIVAL :*

C'est en 1963 que germa dans l'esprit de Richter l'idée d'un festival. Elle prit naissance au cours d'une promenade dans Moscou enneigée. Il s'agissait d'une période de stagnation chez EMI. Richter avait perçu ma frustration et me demanda : "*Mais alors, qu'est-ce qu'il te plairait de faire dans la vie ?*" Je lui répondis : "*Avoir mon propre festival de musique*". Richter de répartir – "*Pourquoi ne le fais-tu pas ? Il suffit de trois atouts pour monter un festival : un lieu, les artistes et l'argent. Ce n'est pas compliqué. Trouve le lieu, je viendrai, inviterai mes collègues, et tu trouveras les fonds !*"… Nous discutâmes du lieu et nous nous décidâmes pour la France. Nous envisageâmes la possibilité de créer le festival dans le Midi, mais il y avait déjà des manifestations comme Aix-en-Provence et Menton. Aussi nous nous accordâmes sur la région parisienne et ses alentours. Je commençai à chercher une salle qui ait suffisamment de places, mais ce n'était pas facile à trouver en province, et je partais en voiture tous les week-ends en quête du lieu idéal : en Normandie, dans les châteaux de la Loire, un peu partout ! Finalement je suis tombé sur la Grange de Meslay, qui était un monument historique rempli de foin. Je pris des photos – c'était pendant l'été 1963 – et j'allai retrouver Richter au Festival de Salzbourg. En voyant les clichés, il dit immédiatement : "*C'est exactement ce dont je rêvais*."

Il vint spécialement voir le lieu ce qui confirma sa première impression. Par la suite, j'organisai un concert de gala à l'opéra de Tours, à une époque où les artistes soviétiques ne se rendaient pas en province. Nous invitâmes toute la presse et louâmes une Micheline spéciale qui devait ramener tout le monde à Paris après le concert. Le bruit se répandit du "Concert à la

Micheline" et de la présence de Richter en province. Cela devint un événement et, comme Richter l'avait prédit, la Mairie de Tours me contacta et me proposa un financement pour le festival… Ensuite nous fîmes toute la programmation ensemble… »

TOURS OU FONTEVRAULT ? JEAN ROYER OU MICHEL DEBRÉ : CULTURE ET POLITIQUE…

Sviatoslav Richter a son lieu. Ce lieu – magique et intemporel – a trouvé « son » artiste, et le généreux Pierre Lefebvre, propriétaire de la Grange, en offre gracieusement l'accueil pour des concerts, pourvu que la période du festival ne perturbe en rien le cycle normal de son usage agraire. La période estivale du solstice de juin, ce moment, si porteur, de la Saint-Jean – « Johannistag » des « Maîtres Chanteurs » – cette période plaît à Richter. Propice à de longues soirées festives, cette date marque le tout-début de la saison des festivals qui ne se sont pas encore trop multipliés sur le territoire national, conservant alors leur caractère fortement événementiel.

Mais… le plus dur reste à faire : trouver de l'argent – pour que puisse s'organiser un événement annuel de portée internationale – nécessite de frapper à la porte d'institutions, dont on connaît l'appétit pour l'art et la culture. Une première démarche est tentée auprès du Conseil Général dont le président réplique sans appel : « Si ces bourgeois veulent un festival, ils n'ont qu'à le financer eux-mêmes… » !

Maurice Tournade nous raconte un beau soir l'astuce avec laquelle les Amis de la Musique vont s'appuyer sur sa complicité de chroniqueur musical de *La Nouvelle République* pour trouver les arguments à même de persuader le Maire de Tours, Jean Royer, de prendre fait et cause, au nom de la Ville de Tours, pour le projet de Richter : un canular est monté dans le quotidien régional, affirmant que Fontevrault a offert à Richter une alternative encore possible, celle de l'extraordinaire abbaye, tout juste en train de quitter son statut de pénitencier pour affirmer une vocation culturelle plus valorisante… Mais Fontevrault, c'est Michel Debré, ancien Premier ministre devenu Garde des Sceaux dans le gouvernement de Georges Pompidou… Il n'en faut pas plus pour persuader Jean Royer de prendre sans plus attendre les décisions qu'implique le financement d'un projet musical aussi ambitieux.

Fig. 4 : S. Richter répétant au Grand Théâtre de Tours (© Toru Konda, 1987).

Culture et politique, en cette époque bénie, font encore assez bon ménage pour que de grands projets puissent éclore. Madame Claude Pompidou ne se gêne pas pour montrer l'exemple et milite pour l'art contemporain, on va bientôt créer l'Orchestre de Paris et les grands orchestres de Régions, et la province française affirme sa vocation à valoriser un patrimoine d'une grande richesse, au moment où – en plein milieu des « Trente Glorieuses » – le tourisme prend son plus extraordinaire essor dans notre pays.

UN GRAND FESTIVAL EST NÉ : RICHTER LE « PORTERA » 33 ANNÉES DURANT

Si successivement Paul-Louis Le Chevallier jusqu'à sa mort précoce en 1979, le musicologue Jean-Michel Vaccaro, Jean-Pierre Derrien, spécialiste de la musique contemporaine sur France-Musique, puis René Martin, fondateur

de La Roque d'Anthéron et de la Folle Journée de Nantes secondent au fil des ans Sviatoslav Richter dans la tâche concrète de réaliser les détails de la programmation des « Fêtes Musicales en Touraine », il est indéniable que l'énorme charisme du pianiste russe et l'immense respect dont il jouit dans la communauté artistique internationale assurent une prestigieuse pérennité à ce merveilleux rêve devenu réalité de faire de cette Grange un des plus haut-lieux de musique du monde. Elle le restera jusqu'à sa mort le 1er août 1997.

Nul hasard dans le choix qui est fait, dans les toutes premières plaquettes-programmes du festival de Meslay, de publier en bonne et due place l'extraordinaire exorde de Denis de Rougemont qui figure, chaque fois, comme une emblématique réaffirmation humaniste de la primauté de l'Esprit. Richter aurait pu être l'auteur de cette magnifique profession de foi proclamée par ce grand esprit, profondément engagé après-guerre dans la construction de l'Europe :

« Un festival est d'abord une fête,
un ensemble de manifestations artistiques
s'élevant au dessus du niveau des programmes courants,
pour atteindre celui de la cérémonie exceptionnelle,
célébrée dans un lieu prédestiné.
Il se présente ainsi dans l'éclat intense
que seule une brève durée permet de soutenir. »

Richter est mort depuis 17 ans, les fameuses « Trente Glorieuses » sont loin, la « crise » dure depuis tantôt quarante ans ou à peu près, et les pères de l'Europe seraient sans nul doute quelque peu surpris de voir ce qu'il reste de leurs rêves pacifistes. Les festivals ne sont plus vraiment ce qu'ils étaient, mais comment auraient-ils pu ne pas suivre l'évolution des temps ?…

Merci, Sviatoslav Richter, de nous avoir offert en héritage votre si haute et vaste pensée, tellement accordée à ce lieu unique – leçon inoubliable, pas seulement de musique… – et la consolante beauté que nous en transmet votre art pianistique incomparable.

OUVRAGES

(1) *Richter, Écrits, Conversations*, rassemblés par Bruno Monsaingeon, Éditions Van de Velde/Arte-Éditions/Actes Sud, 1998, p. 181-182.

(2) *Hommage à Richter – souvenirs d'URSS* par Marcel Girard *in Mémoires de l'Académie des Sciences, Arts et Belles Lettres de Touraine*, 1997, p. 11-17.

(3) *Sviatoslav Richter, Visions Fugitives*, Souvenirs par Dimitri Dorliac, Éditions Magellan & Cie Paris, 2010, p. 76.

(4) *Sviatoslav Richter, souvenirs* par Jacques Leiser, *in Les grands pianistes du XXe siècle* – Classique en Images 1998, Christian Labrande, Éditions « Musée du Louvre – Auditorium » 1998, p. 41-42.